

# CONTRIBUTION A L'HISTOIRE URBAINE. LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE ET LYON (1870-1940)<sup>1</sup>

Valentine FAVEL-KAPOIAN

**Valentine FAVEL-KAPOIAN**

Centre Pierre Léon  
IUFM de Lyon

L'élaboration d'une thèse de doctorat est un travail long et souvent fastidieux. Pour qu'au fil des années, le plaisir de la recherche soit suffisamment intense pour stimuler l'avancement des travaux, le futur docteur doit être sentimentalement lié à son sujet. C'est en cela que le choix d'un sujet de recherche est délicat. Bien des pistes sont intéressantes, novatrices, mais quelle est celle qui m'interpelle au point d'y consacrer plusieurs années ? Pour ma part, lors de mon inscription en DEA j'hésitais entre plusieurs problématiques qui toutes évoluaient autour de deux thèmes majeurs de l'histoire contemporaine : l'industrialisation et l'urbanisation. A défaut d'avoir un sujet, j'avais au moins une période et un thème et c'est sur une proposition d'Yves Lequin qu'est née l'idée de travailler sur la Croix-Rousse à

1 - Ce texte s'inspire largement de l'exposé de soutenance de la thèse de l'auteur, *Déclin d'un quartier populaire : les Pentes de la Croix-Rousse et Lyon (1870-1940)*, soutenue en 1997, dirigée par Jean-Luc Pinol dans le cadre du Centre de recherches historiques sur la ville (URA 1010) de Strasbourg.

- 2 - Le lotissement de la colline de la Croix-Rousse est désormais connu : BARRE (Josette), *La colline de la Croix-Rousse, histoire et géographie urbaines*, thèse de doctorat, université Jean Moulin-Lyon 3, 1987. Version publiée : *La colline de la Croix-Rousse : histoire du paysage urbain*, Lyon, ELAH, 1992.
- 3 - Le quartier en histoire a fait l'objet de plusieurs études. Certaines ont été particulièrement inspiratrices comme celles de Maurice Garden parues dans le *Bulletin du Centre Pierre Léon* et son article dans *Économie et humanisme*, "Le quartier, nouvel objet de l'histoire", n° 261, septembre-octobre 1981, p. 51-59 ; BURDY (Jean-Paul), *Le Soleil noir, un quartier de Saint-Etienne (1840-1940)*, Lyon, PUL, 1989 ; JACQUEMET (Gérard), *Belleville au 19<sup>e</sup> siècle, du faubourg à la ville*, Paris, EHESS, 1984.
- 4 - La consultation de ces archives a été grandement facilitée par les inventaires par rue de la série O qui permettent de connaître tous les dossiers concernant la ou les rues étudiées.
- la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce sujet m'a semblé "le bon" parce qu'il correspondait à mes centres d'intérêt mais aussi parce qu'étudier la Croix-Rousse, ce quartier mythique, haut-lieu du paysage lyonnais et de l'histoire du mouvement ouvrier, était pour moi un privilège. Privilège d'autant plus ressenti que mes origines lyonnaises font de la soie un élément incontournable de mon histoire familiale.
- Bien évidemment, ce n'est pas au hasard que la période de la Troisième République a été choisie pour cette étude de quartier. Le défi était d'écrire un autre épisode à l'histoire de ce quartier, celui de "l'après canut", en évitant de réécrire l'histoire de son lotissement<sup>2</sup>, et en évitant de refaire l'histoire économique de la Fabrique et celle des mouvements ouvriers et des fameuses révoltes des canuts. Ce qui ne devait pas être entrepris était bien défini, la difficulté était donc de décider de ce qui devait être fait.
- Mon objectif de départ était de réaliser une étude de quartier selon les indications de mes prédécesseurs et d'identifier une spécificité croix-roussienne<sup>3</sup>. Son existence, qui apparaissait à mes yeux de néophyte, évidente et primordiale, devait s'inscrire dans des pratiques et sociabilités, supports d'une vie quotidienne originale qui auraient traversé les générations et qui expliqueraient l'ambiance du quartier et le sentiment d'appartenance fort exprimé par ses habitants d'aujourd'hui. Fascinée par la beauté des lieux, j'imaginai même que le bâti était porteur d'une histoire et surtout d'un attachement et allais jusqu'à écrire que c'était l'espace qui se liait aux hommes et non l'inverse. Ma première démarche a donc été de travailler sur les permis de construire et les dossiers de voirie des Archives municipales de Lyon<sup>4</sup>. La succession des hommes était

une évidence ; j'ai d'abord choisi d'étudier les transformations ou les non transformations du paysage urbain. La première grande surprise fut dans le petit volume des affaires se rapportant au quartier qui montrait, avant même d'en analyser le détail, que la pérennité du cadre bâti était indéniable. Cela ne faisait que confirmer l'idée d'une identité croix-roussienne traversant les âges, résultat entre autres, de ce décor immobile, hérité du temps des canuts.

Le décor planté, il manquait les acteurs. Les recensements de la population, permettent, malgré leurs imperfections et falsifications, de connaître les rythmes de peuplement et les grandes caractéristiques de la population du quartier. Cette source a été utilisée de deux manières pour deux objectifs complémentaires : l'échantillonnage de 1/10<sup>e</sup> des ménages sur quatre recensements (1886, 1901, 1921, 1936) et les monographies d'immeubles, c'est-à-dire le suivi sur 60 ans de tous les habitants. Cette double démarche garantissait une approche complète des habitants du quartier. Mais cette plongée dans l'intimité des appartements fut beaucoup plus fructueuse que prévue et l'étude du recensement de 1886 a fait prendre à ce travail une autre orientation. A l'observation de ces familles, de la composition des ménages et de leurs emplois, l'identité croix-roussienne était offerte, incontournable et évidente : c'était la Fabrique de la soie, dont l'expansion au début du XIX<sup>e</sup> avait permis le lotissement du quartier et avait déterminé les caractères architecturaux de chaque immeuble ; c'était cet artisanat soyeux qui, en cette fin de siècle, organisait tous les ménages et occupait la grande majorité des travailleurs. La question n'était plus de chercher une identité mais de comprendre comment cette Fabrique de la soie structurait les existences et comment les indi-

vidus et le quartier évoluaient à la suite de la crise de cette industrie.

Cette nouvelle problématique nécessitait de partir plus en amont pour connaître précisément les métiers et conjonctures de l'industrie de la soie et surtout pour maîtriser les étapes et les conséquences de la crise économique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La lecture des travaux existants sur la question<sup>5</sup> m'a permis de répondre à ces interrogations tout en confirmant l'hypothèse selon laquelle cette crise des années 1870-1890 produisait un irrémédiable changement dans le paysage socio-professionnel lyonnais et surtout croix-roussien. Parallèlement, les études menées sur l'histoire lyonnaise à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle m'indiquaient des orientations de travail essentielles<sup>6</sup>. Ces études affirment la présence de plus en plus nombreuse des classes moyennes dans le 1<sup>er</sup> arrondissement et font état de transformations urbanistiques dans la ville de Lyon, de remodelage urbain, dont les pentes de la Croix-Rousse semblent complètement exclues. Ce double constat a permis d'orienter ma problématique vers une étude associant la destinée des espaces et celle des hommes et se préoccupant autant des ruptures que des continuités. Pour cela je devais faire une histoire de quartier qui prenne en compte tous les composants d'un lieu de vie (emplois, familles, itinéraires individuels, mobilités, évolution du cadre bâti, équipements, sociabilités, pratiques quotidiennes, attitudes politiques et religieuses, etc.) sans pour autant ressembler à un inventaire exhaustif des thématiques urbaines existantes. Cette démarche multidirectionnelle nécessitait une approche originale en archives.

La plupart des études historiques reposent sur l'exploitation d'une source précise et principale complétée par l'utilisation de sources annexes. Ma

démarche est radicalement différente puisque ma méthode de recherche en archives a été de consulter tout ce qui pouvait comporter des informations sur les pentes de la Croix-Rousse sous la Troisième République, soit la grande majorité des séries d'archives. La difficulté était de trouver les dossiers d'archives susceptibles de me renseigner sur des sujets aussi divers que les travaux de voirie, la vie quotidienne ou encore les emplois de la Fabrique. Au total une trentaine de fonds ont été consultés (principalement aux Archives municipales de la ville de Lyon – AML – et aux Archives du département du Rhône – ADR-) et seuls ont été laissés de côté les états civils, les actes notariés et les inventaires après décès, dont l'utilisation aurait limité mon étude au XIX<sup>e</sup> siècle et orienté mon travail vers des études de cas.

Cette diversité et la consultation souvent fragmentaire des séries d'archives ont nécessité des traitements personnalisés. Certaines sources, comme les archives de la voirie (série 0, AML), les recensements de la population (6 MP, ADR), ou les archives policières (4 M, ADR), ont fait l'objet d'un traitement massif et parfois statistique. Pour d'autres, c'est la mise en commun des informations glanées, de-ci de-là, qui a permis d'obtenir des résultats. C'est le cas pour les archives concernant le commerce, l'industrie, le travail, l'assistance ou encore les cultes. Enfin, quelques sources originales, comme les archives de la caisse de prêt aux tisseurs (non inventoriées, ADR, section ancienne) ont nécessité une approche plus globale de façon à maîtriser l'ensemble de la documentation. Mais quelque soit la source, celle-ci a toujours été complétée par l'utilisation de nombreux imprimés du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : romans, guides, chroniques,

5 - La liste des ouvrages auxquels nous faisons référence ici est longue : KLEINCLAUCZ (Arthur), *Histoire de Lyon*, Lyon, Masson, 1939-1952 ; LEQUIN (Yves), *Les ouvriers de la région lyonnaise*, Lyon, PUL, 1975 ; CAYEZ (Pierre), *Crises et croissances de l'industrie lyonnaise, 1850-1900*, Lyon, CNRS, 1980.

6 - PINOL (Jean-Luc), *Mobilités et immobilismes d'une grande ville : Lyon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la Seconde guerre mondiale*, thèse de doctorat d'Etat, Université Lumière-Lyon 2, 1989 ; BAYARD (Françoise) et CAYEZ (Pierre) (dir.), *Histoire de Lyon*, tome 2, Roanne, Horvath, 1990.

7 - GRAFMEYER (Yves), *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan Université, 1994 ; GRAFMEYER (Yves), *Quand le tout Lyon se compte*, Lyon, PUL, 1992 ; GRAFMEYER (YVES), *Habiter Lyon*, Lyon, PUL, 1991 ; GRAFMEYER (Yves) et JOSEPH (Isaac), *L'école de Chicago*, Paris, Aubier, 1984.

8 - Société d'équipement du Rhône et de Lyon.

études sociales et économiques et ainsi que journaux.

Cette démarche en archive et bibliographie multidirectionnelle m'a permis d'appréhender le quartier en tant que groupes sociaux, paysages urbains, lieux de vie et territoires et, de ce fait, d'observer, dans sa globalité, la mutation du quartier des pentes de la Croix-Rousse sur le long terme. Si dans un premier temps j'ai interprété cette mutation comme une évolution naturelle et inhérente aux bouleversements socio-économiques de la période, rapidement il m'a fallu admettre que l'histoire à écrire n'était pas celle d'une mutation mais celle d'une détérioration. Cette évolution en négatif était déjà évidente à l'étude des recensements suivants (c'est à dire 1901, 1921 et 1936) qui donnaient à voir le vieillissement et le dépeuplement du quartier et qui permettaient de mesurer les transformations socio-professionnelles et familiales induites par la disparition de la mono-activité et la multiplication des secteurs d'activités. Mais le déclin du quartier est devenu évident à partir du moment où cette évolution de la société croix-roussienne s'accompagnait d'une dégradation des lieux et surtout d'une désaffection de la part de la municipalité et des possédants. Les pentes de la Croix-Rousse, ancien centre économique lyonnais, étaient, à la veille de la seconde guerre mondiale, en marge d'une société et d'une économie nouvelle tournée vers l'est de la ville. Le terme de "déclin", plus pondéré que celui de "déchéance", était d'autant plus approprié pour traduire les évolutions observées qu'il signifie aussi "diminution de grandeur", expression parfaite pour ce quartier "populaire", c'est-à-dire aimé et connu du plus grand nombre. Mais si le déclin de cet espace urbain était indéniable, sa mesure et sa retranscription étaient délicates à mettre en évidence.

Au fur et à mesure de l'avancement des recherches, ma problématique se démarqua de plus en plus des orientations majeures du champ de recherches historiques dans laquelle elle devait s'inscrire. Les études en histoire urbaine et en histoire de l'urbanisme sont consacrées en majorité à la formation des villes et de leurs quartiers. On y traite des lotissements, des ouvertures de rues, des grands remaniements urbains comme ceux entrepris dans presque toutes les villes françaises sous le Second Empire. C'est une histoire qui décrit des processus organisateurs, structurants, dynamiques à l'opposé de ceux destructurants, dégradants que j'avais à étudier. Devant ce vide bibliographique, la recherche en sociologie urbaine m'a souvent inspiré, même si les préoccupations et les méthodes ne sont pas toujours similaires<sup>7</sup>. D'ailleurs, les quartiers anciens ont surtout été abordés par le biais de la réhabilitation ou des processus actuels de revalorisation et de reconquête. Les mécanismes historiques susceptibles d'expliquer l'état de ce quartier nécessitant une action de "revitalisation" (pour reprendre l'expression utilisée par SERL<sup>8</sup> pour qualifier l'ensemble des actions concernant les pentes de la Croix-Rousse) ne sont presque jamais mis à jour. Globalement, si la dégradation des quartiers urbains, et surtout des centres anciens est actuellement une réalité évidente et prise en compte, l'histoire de cette dégradation n'a pas, jusqu'ici, retenu l'attention.

Observer un processus historique de déstructuration nécessite de justifier constamment les indices qui permettent de parler de déclin. J'ai donc replacé régulièrement les évolutions démographiques, professionnelles, familiales, urbanistiques et sociales dans le contexte lyonnais et surtout, lorsque cela était possible, j'ai pris ces mêmes indices pour

d'autres quartiers lyonnais, principalement ceux de la rive gauche du Rhône alors en pleine expansion. Le quartier des pentes de la Croix-Rousse est donc étudié dans ses relations avec le reste de la ville. Comme pour l'histoire des femmes, où ce n'est pas l'histoire au féminin qui est intéressante mais le récit des rapports entre hommes et femmes, une histoire lyonnaise vue à partir de la Croix-Rousse n'a pas d'intérêt, à l'inverse d'une histoire de la Croix-Rousse et de Lyon. De ce fait, si cette thèse reste une étude de quartier de grande ville, l'observation des évolutions de celui-ci en comparaison avec les autres espaces urbains et l'analyse des relations entre ces différents fragments de ville distinguent ce travail des études traditionnelles de quartier qui souvent appréhendent celui-ci comme un îlot urbain indépendant et solitaire.

La démonstration se fait donc souvent par la comparaison entre le quartier d'étude et le reste du 1<sup>er</sup> arrondissement, entre les pentes et le plateau, entre les pentes et le reste de Lyon ou encore entre les pentes et d'autres arrondissements lyonnais. Cette expérimentation s'accompagne inévitablement de constants changements d'échelle, d'autant que certaines analyses ont restreint le champ des observations à quelques rues ou mêmes quelques immeubles. Je pense, avec d'autres, que l'élaboration de la ville en objet historique, n'est fructueuse qu'à travers une étude télescopique qui respecte les échelles et les temporalités différentes des composants de l'urbain. C'est pour cela, entre autres, que j'ai choisi d'étendre cette recherche jusqu'en 1940 en englobant un entre-deux-guerres souvent délaissé. Pour l'histoire urbaine comme pour l'histoire sociale et économique, pour Lyon comme pour la France, ces années d'instabilité, bien que primordiales, sont peu

étudiées. Pourtant, on y lit les conséquences des grands bouleversements nationaux et ainsi que la prolongation de mutations commencées au début du siècle. Stopper cette étude en 1914 n'aurait pas eu de sens et aurait même triqué, voire falsifié, l'analyse du déclin de ce quartier.

De même il aurait été inadéquat d'opter pour un plan chronologique qui aurait présenté deux tableaux à deux époques différentes, opposant une situation de "l'avant", (correspondant aux glorieuses années de la Fabrique de la soie) à une situation de "l'après" (lorsque débute la crise de la soie). Inadéquat parce qu'il supposait une rupture, une cassure nette dans l'évolution de ce quartier et préjugait que la situation de "l'avant" était forcément meilleure que celle de "l'après". Ensuite, adopter un tel plan demandait de s'intéresser davantage à l'univers de la Fabrique et de prendre en compte tout le XIX<sup>e</sup> siècle en courant le risque de redire, avec moins de talent, ce qui a déjà été dit. Enfin, et surtout, une telle construction aurait signifié que les évolutions des différents composants du quartier étaient synchroniques, ce qui est loin d'être le cas. Si tous les indices prouvent le déclin de ce quartier, les rythmes des processus de destruction sont différents selon les indices observés qui eux-mêmes révèlent avec force l'hétérogénéité des évolutions selon les hommes et les lieux.

En fin de compte, le plan adopté tente de reproduire "l'histoire de l'expérimentation que nous avons menée", pour reprendre l'expression de Bernard Lepetit, et s'organise en trois grandes parties. La première, s'attache à observer la population, les familles, les emplois, les itinéraires personnels et les mobilités professionnelles et géographiques. Après avoir présenté la formation du quartier, la Fabrique de la soie et la crise de cette

industrie, il s'agit d'analyser la façon dont les groupes sociaux et familiaux réagissent à cette crise. Construits et gérés pour et par la mono-activité soyeuse, les bouleversements économiques entraînent la diversification des secteurs d'activités et des itinéraires professionnels. D'autres destinées que celles imposées par la soie sont peu à peu offertes aux enfants des canuts. Bien évidemment, cela ne se fait pas sans quelques difficultés, d'autant plus qu'avec les années la crise touche tous les secteurs d'activités. Mais la plus grande difficulté de cette mutation professionnelle est qu'elle bouleverse les familles qui sont avant tout des cellules économiques adaptées aux besoins de la Fabrique. La séparation des sphères privées et professionnelles transfigure les familles et le quartier, excluant à jamais tous ces pensionnaires (ouvriers, compagnons, apprentis) figures incontournables du travail à domicile et de l'atelier familial. Les familles croix-roussiennes perdent l'originalité de leurs structures et s'assimilent aux autres ménages lyonnais. Cette normalisation des structures familiales et des itinéraires professionnels s'accompagne d'un double processus de dépeuplement et de vieillissement du quartier qui traduit le manque d'attrait et de dynamisme de cet espace urbain victime de la délocalisation des forces économiques de la ville.

La deuxième partie retrace l'évolution du cadre bâti, des grandes transformations mais aussi des moindres équipements et travaux de voirie. En dehors du constat de modification ou de non modification, l'objectif est d'observer et d'identifier les acteurs de l'histoire de l'urbanisme et d'observer leur attitude en face de cet espace urbain, les projets et plans qu'ils conçoivent pour lui, et l'avenir qu'ils lui imaginent. Durant la période étudiée, les investissements privés sont dérisoires : très peu de constructions et

de faibles modifications du cadre bâti. Sans doute, cette réalité est à rapprocher de la nature même des propriétaires, souvent simples chefs d'atelier puis rentiers, dont l'investissement est souvent consécutif aux interventions municipales. Malheureusement, celles-ci sont rares et de peu d'importance. En 70 ans, seules deux rues ont été ouvertes et une troisième élargie. Bilan d'autant plus négatif que ces actions sont moins le résultat d'un programme d'intervention réfléchi que d'enchaînement d'opportunités qui stimulent l'intervention municipale. Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce manque de remodelage urbain ne porte pas à conséquence sur ce quartier au lotissement récent, à la fin de la guerre, les conditions sanitaires et de sécurité publique sont inadéquates et les constructions se dégradent. Plus que jamais, il manque un projet d'ensemble, une réflexion sur le devenir du quartier et l'intervention municipale se limite à quelques travaux d'appoint et de retouches. Peu à peu, les constructions les plus anciennes, antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle, groupées surtout autour de la montée de la Grand' Côte, se détériorent et, dans l'urgence, les premières démolitions sont décrétées. Ce sera dès lors, et jusqu'aux années 1970, la ligne directrice de la politique municipale à l'égard de cet espace urbain.

La troisième partie découle des deux premières et analyse cet espace urbain en tant que milieu de vie où se développent des sociabilités, des tensions sociales et des idéologies. Une vie de quartier se devine et, avec elle, se lisent les conséquences des évolutions démographiques, socio-économiques, et urbaines sur les manières d'utiliser, de pratiquer et de revendiquer ce quartier populaire. À l'inverse des banlieues du XX<sup>e</sup> siècle, la "dévitalisation" n'a pas provoqué de réaction radicale. Pas de politisation extrême, de fanatisme, de vio-

lence, de délinquance mais au contraire, une société moins réactive et de plus en plus discrète. Le quartier des pentes de la Croix-Rousse se fond dans la société lyonnaise et ne fait plus parler de lui. Cette banalisation permet de penser qu'en perdant leurs ouvriers de la soie, les pentes de la Croix-Rousse, berceau du mouvement ouvrier, perdent aussi leur identité laborieuse. La normalisation de la vie sociale et la suprématie des associations sportives confirment cette hypothèse. Cette perte d'identité est d'autant plus évidente que les évolutions socio-professionnelles ont fait éclater les références collectives inscrites dans des pratiques communautaires et souvent héréditaires. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la vie de quartier était organisée, animée par cette Fabrique de la soie qui liait autant les espaces que les gens. Bien entendu, ces territoires de références et de pratiques étaient à une échelle bien plus réduite et localisée que celle du quartier, mais il est certain qu'une proximité sociale liait les voisins d'un même immeuble, d'une même rue. Avec la crise, la cohésion de groupe et les réseaux de sociabilités traditionnels disparaissent. Désormais, les relations sociales sont plus intimes, plus discrètes, à l'image de ces familles d'employés qualifiées d'« intense-fermées », par Richard Sennett, en opposition aux familles élargies « ouvertes et perméables »<sup>9</sup>.

Au terme de cette étude, il est possible d'affirmer que les pentes de la Croix-Rousse sous la Troisième République connaissent un déclin irréversible consécutif à la disparition d'une identité de classe, identité laborieuse fondée sur une mono-activité, la Fabrique de la soie. Seul un fort sentiment d'appartenance à un quartier, comme dans le cas du Soleil noir de Saint-Etienne<sup>10</sup>, aurait pu remplacer cette perte d'identité. Malheureusement, et contre toute attente, l'étude

des pétitions et des comités des fêtes de 14 juillet ne va pas dans ce sens. Mais cette absence de cohésion de groupe suffit-elle à expliquer le déclin de ce quartier ? Le poids de l'identité soyeuse n'a-t-il pas empêché la recomposition d'autres références ? S'il est clair que l'architecture des immeubles, le réseau de voirie et l'organisation générale du quartier ont limité ses potentialités, on peut se demander dans quelle mesure les lieux et l'histoire qu'ils racontent n'ont pas empêché inconsciemment leur réappropriation par d'autres acteurs, pour d'autres utilisations. Si l'on en croit Kévin Lynch, « Un environnement ordonné de manière détaillée, précise et définitive, peut interdire tout nouveau mode ou modèle d'activité. Un paysage dont chaque rocher raconte une histoire peut rendre difficile l'élaboration de nouvelles histoires<sup>11</sup> ». Cette question est d'autant plus pertinente qu'il existe une ressemblance troublante entre l'évolution des lieux et celle de la population : vieillissement mutuel, marginalisation et surtout, pour ces deux éléments, des transformations cachées par l'apparente pérennité des situations. Ces similitudes n'ont rien de surprenant, si l'on garde en mémoire que durant un siècle, les hommes et les espaces ont eu en commun un dénominateur unique et privilégié : la Fabrique de la soie.

L'histoire racontée au cours de ce travail est le résultat d'une analyse en creux qui a nécessité de multiplier les angles d'approches afin de trouver les indices nécessaires. C'est une histoire du vide faite d'absences souvent perceptibles par l'histoire d'un plein qui se déroule ailleurs. Ailleurs, dans ces quartiers de la rive gauche du Rhône en pleine construction, dans ces nouveaux arrondissements ouvriers où les usines remplacent progressivement l'atelier à domicile. En perdant leurs canuts, les

9 - SENNETT (Richard), *La famille contre la ville : les classes moyennes de Chicago à l'ère industrielle (1872-1890)*, Paris, Recherches, 1980, p. 228.

10 - BURDY (Jean-Paul), *Le Soleil noir...*, *op. cit.*, p. 233.

11 - LYNCH (Kevin), *L'image de la cité*, Paris, Bordas, 1976, p. 7.

12 - FARGE (Arlette),  
*Le goût de l'archive*,  
 Paris, Seuil, 1989,  
 p. 59.

pentent de la Croix-Rousse perdent davantage que leur vocation soyeuse et artisanale. C'est toute une société qui s'effondre, une identité sociale et spatiale qui se désagrège, un quartier qui physiquement se dégrade. Le déclin du quartier a sans doute été irrévocable parce que la crise de la soie a entraîné la destruction de l'identité de classe qui liait les hommes entre eux et les hommes aux lieux. La confirmation de cette hypothèse demanderait une autre étude sur les identités et les cultures de classes des artisans et des employés. Il faudrait chercher à définir les groupes sociaux à partir de leur revenu, de leur mode de vie et de leur conscience collective, chercher à définir aussi des comportements et des sociabilités différentielles pour chaque groupe et analyser les relations entre eux. Cela est un autre travail mais comme Arlette Farge, je crois qu'il est fondamental d'étudier l'univers des conflits, des luttes et des tensions, de s'intéresser de nouveau à l'histoire des classes, histoire aujourd'hui souvent dénigrée, parce que jugée trop politisée et un peu vieillotte, et délaissée au profit de l'histoire des mentalités. Dans son livre, "le goût de l'archive" cette historienne écrit : « On peut difficilement séparer l'histoire des hommes de celle des relations sociales et des antagonismes (...). Le conflit est un lieu de naissance, et ce qui advient après lui a rarement à voir avec ce qui se passait avant lui<sup>12</sup> ».

Bien des pistes de recherches sont ouvertes. Certaines concernent les pentes de la Croix-Rousse et sont dans la continuité de ce travail. Entre autres, la question fondamentale de la perception de ce déclin par ses habitants, ou encore, le devenir de ce quartier après la Seconde Guerre mondiale. D'autres pistes de travail sont offertes par élargissement spatial et temporel de la problé-

matique de ma thèse et concernent la question générale de la dégradation des centres anciens. Etudier les indices de leur déclin, en expliquer les raisons et les rythmes me paraît essentiel d'autant plus qu'ils sont aujourd'hui très convoités et que la plupart des municipalités françaises réhabilitent ces quartiers restés longtemps délaissés. Réhabilités sans penser au processus historique qui rend nécessaire cette intervention, c'est peut être prendre le risque de passer à côté des réelles causes de la dégradation. De même, les pratiques municipales et la gestion des espaces urbains ont globalement été peu étudiés, d'autant moins dans une perspective comparative entre villes qui me paraît intéressante. Enfin, la question des temps de la ville, c'est à dire, la succession des périodes dans un espace donnée et la réappropriation des lieux par les hommes est un domaine relativement vierge. En bref, cette thèse sur les pentes de la Croix-Rousse, s'inscrit dans une réflexion plus grande sur le phénomène urbain au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Au delà d'une histoire des pentes de la Croix-Rousse, cette étude, parce qu'elle propose une autre approche du quartier, parce qu'elle étudie conjointement les hommes et les espaces, et enfin, et surtout, parce qu'elle s'intéresse à d'autres processus de mutations, espère contribuer à la recherche en histoire urbaine.